

# TERMES

VOLET 1

AUTOMNE 2022

# Investissement

Clifford Gordon Atleo  
*Investir dans l'avenir des  
peuples autochtones  
sous le spectre du capitalisme*

Greg Curnoe  
*Deeds*

Stacy A. Ernst  
*Décolonisation sur  
Weston Street.  
Deeds de Greg Curnoe*

## VOLET 1

Après s'être penché sur les notions de «vulnérabilité» et de «service», *Termes* s'intéresse pour sa troisième édition aux sens et aux emplois du mot «investissement». Tirant ses racines du nom latin «*vestis*», qui signifie «vêtement», le verbe «investir» renvoie étymologiquement à l'action de se vêtir, d'endosser un habit ou un accessoire, ou encore au fait d'entourer ou d'envelopper. Au Moyen Âge, le mot acquiert le sens métaphorique de «mettre en possession», qu'il s'agisse d'un bien, d'un droit, de responsabilités ou de pouvoirs spécifiques. Le terme en vient aussi à désigner à cette époque une stratégie militaire qui consiste à encercler un territoire ou, de façon plus abstraite, l'obtention d'un avantage tactique sur un-e adversaire.

## INVESTISSEMENT

De nos jours on entend «investissement» avant tout dans le sens d'un placement de capitaux ou d'un déploiement de temps ou d'énergie en vue de tirer profit d'une situation. On investit dans des actions, une habitation, des études, une entreprise, et même dans une relation ou sa santé, en anticipant les risques et les avantages. La visée lucrative de l'investissement prédomine dans l'usage courant, reflétant une logique de développement axée sur le rendement, la croissance de valeur et la possession. Peut-on aujourd'hui dissocier l'investissement du capitalisme et, le cas échéant, sur quels fondements repose-t-il? Cette édition réfléchit aux principes et aux présupposés sur lesquels nous appuyons notre conception de l'investissement ainsi qu'aux

## AUTOMNE 2022

méthodes par lesquelles nous pouvons élargir sa définition.

Ce premier de deux volets propose de réfléchir au mot sous les angles du développement économique, de la propriété foncière et de l'occupation coloniale. Comment notre conception du mot «investissement» est-elle forgée sur les intérêts du capitalisme néolibéral de même que sur les processus historiques de dépossession territoriale poursuivis par l'entreprise coloniale? Cinq aquarelles de l'artiste Greg Curnoe sont reproduites aux côtés des textes de Clifford Gordon Atleo, professeur adjoint à l'École de gestion des ressources et de l'environnement de l'Université Simon Fraser, et de Stacy A. Ernst, candidate au doctorat en Médiations culturelles à l'Université Carleton.

Clifford Gordon Atleo  
*Investir dans l'avenir  
des peuples  
autochtones sous le  
spectre du capitalisme*

## TERMES

1. J'offre humblement la perspective d'une personne autochtone, celle d'un homme cisgenre et hétérosexuel de 49 ans, issu de deux communautés autochtones (Kitselas et Ahousaht) de la côte Ouest de la Colombie-Britannique, au Canada. Il y a une grande diversité de populations autochtones. Je ne prétends pas proposer une perspective autochtone globale ; je me contenterai d'offrir des exemples en me référant à des intellectuel·le·s et à des nations autochtones spécifiques.

Clifford Gordon Atleo  
*Investir dans l'avenir des  
peuples autochtones  
sous le spectre du capitalisme*

Lorsque je me suis mis à réfléchir au mot « investissement », j'ai d'abord pensé au plus évident : l'épargne retraite, la bourse, le marché immobilier... Récemment, j'ai aperçu une publicité qui encourageait les gens à « investir dans leur avenir » en s'inscrivant à un programme universitaire. Si cette conception de l'investissement peut sembler aller de soi aujourd'hui, lorsqu'on l'observe depuis une perspective autochtone, on est forcé·e d'aborder ce terme de manière drastiquement différente au regard de la relation qu'il entretient avec l'économie et l'éducation<sup>1</sup>. Après 27 années passées sur les bancs d'école, on dira de moi que j'ai massivement « investi » dans mon avenir, et pourtant je me sens parfois ambivalent par rapport à cet « investissement » académique — et ce, même si j'ai passé la plus grande partie de ma carrière universitaire à critiquer le capitalisme depuis la perspective autochtone qui est la mienne. Les peuples autochtones du Canada entretiennent depuis longtemps un rapport tendu avec les structures éducatives occidentales, conséquence notamment du sombre héritage laissé par les pensionnats, qui continue de se faire sentir sur plusieurs générations. Et bien que je respecte les batailles menées par mes ancêtres pour assurer l'accès des personnes autochtones aux insti-

Clifford Gordon Atleo  
*Investir dans l'avenir des  
peuples autochtones  
sous le spectre du capitalisme*

tutions éducatives canadiennes et faire valoir leurs droits, je ressens de la tristesse, de la honte et de la colère devant le péril que courent les cultures, les langues, les connaissances et les territoires autochtones face au colonialisme.

J'estime qu'un investissement est une chose à laquelle on octroie de la valeur — qu'il s'agisse de temps, d'effort ou d'argent — et à laquelle on contribue en espérant un « retour », sous une forme ou une autre. Ce retour ne se traduit pas nécessairement en termes monétaires, bien que ce soit souvent ainsi qu'on le mesure de nos jours. Dans ma communauté, j'ai entendu des aîné·e·s se dire « riches » car ils·elles avaient un grand nombre de petits-enfants. Pour elleux, peu importait la richesse financière s'ils ou si elles avaient une famille nombreuse, heureuse et en santé. Il existe une perception selon laquelle les cultures colonisatrices sont obsédées par l'argent, tandis que les peuples autochtones octroient une plus grande valeur à la famille. Il va sans dire que toutes les cultures valorisent la famille, mais il est vrai qu'il y a, à cet égard, des différences marquées dans nos manières de concevoir la richesse et l'investissement. Une de ces différences réside dans le fait que les sociétés autochtones ont tendance à investir davantage dans le bien-être collectif

2. Ella Cara Deloria, *Waterlily*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1988, p. xxxiv. En anglais, «*to be a good relative*».
3. Leanne Simpson, «Our Elder Brothers: The Lifeblood of Resurgence», dans Leanne Simpson (dir.), *Lighting the Eighth Fire: The Liberation, Resurgence, and Protection of Indigenous Nations*, Winnipeg, Arbeiter Ring Press, 2008, p. 73-74. Nous soulignons.
4. John Borrows, *Law's Indigenous Ethics*, Toronto, University of Toronto Press, 2019.

Clifford Gordon Atleo  
*Investir dans l'avenir des  
 peuples autochtones  
 sous le spectre du capitalisme*

que les sociétés libérales, axées sur l'individualisme. L'anthropologue yankton sioux Ella Cara Deloria écrit que pour être un·e «bonne Autochtone», il faut d'abord avoir le sens de la famille<sup>2</sup>. En plus de placer les relations interpersonnelles au-dessus de tout, plusieurs enseignements autochtones visent en effet à consolider les valeurs essentielles à l'harmonie des communautés.

Leanne Betasamosake Simpson, écrivaine, intellectuelle et musicienne membre de la communauté Michi Saagiig Nishnaabeg, décrit le concept ojibwé de mino-bimaadiziwin comme celui de la «bonne vie» ou de la «renaissance perpétuelle»: «Nous ne sommes pas simplement né·e·s Nishnaabeg... Nous devons nous employer chaque jour à vivre la bonne vie... Nous devons *vivre* les connaissances que nous détenons<sup>3</sup>.» Simpson rappelle que les connaissances autochtones ne peuvent être confinées aux livres et aux archives, mais qu'elles doivent être vécues et réactualisées par nos actions. Dans le même esprit, le juriste John Borrows (membre de la Première nation des Chippewas de Nawash) parle de l'importance d'incarner les sept enseignements des aîné·e·s anishinaabe, soit l'amour, la vérité, la bravoure, l'humilité, la sagesse, l'honnêteté et le respect<sup>4</sup>. Ces enseignements

5. Clifford Gordon Atleo, «Change and Continuity in the Political Economy of the Ahousaht», thèse de doctorat en sciences politiques, University of Alberta, 2018, p. 178.

6. Wendy Brown, « Sacrificial Citizenship: Neoliberalism, Human Capital, and Austerity Politics », *Constellations*, vol. 23, n° 1, 2016, p. 3.

Clifford Gordon Atleo  
*Investir dans l'avenir des  
 peuples autochtones  
 sous le spectre du capitalisme*

fondamentaux offrent une nouvelle perspective, invitant à investir dans ces valeurs collectives.

Dans plusieurs cultures du potlatch de la côte Ouest, la richesse du ou de la chef était mesurée non pas en évaluant ce que celui-ci ou celle-ci était parvenu·e à accumuler, mais ce qu'il·elle avait été en mesure de *donner*. La nourriture et les autres nécessités étaient redistribuées afin que chaque membre de la communauté puisse répondre à ses besoins. Ce processus faisait partie d'un système économique et politique complexe qui permettait au ou à la chef de redistribuer ainsi ses biens jusqu'à l'épuisement de ses propres ressources<sup>5</sup>, devenant lui-même ou elle-même « pauvre » (« *potlatch until broke* »). Alors, guidé par le principe de réciprocité, le cycle collectif de partage se poursuivait pour venir en aide au ou à la chef appauvri·e. En contrepartie, la théoricienne politique Wendy Brown note que sous le régime du capitalisme néolibéral, la plupart d'entre nous sommes « isolé·e·s », « continuellement en péril » et « vulnérables » aux aléas du marché et à la précarité de la vie quotidienne<sup>6</sup>. Dans toutes ses incarnations, le capitalisme priorise la propriété privée, l'individualisme, le (soi-disant) libre marché et la maximisation des profits. La compatibilité ou l'incompatibilité de ces

7. Pour connaître quelques-unes des voix autochtones s'étant exprimées dans ce débat au sein de l'institution universitaire, voir : Wanda Wuttunee, *Living Rhythms: Lessons in Aboriginal Economic Resilience and Vision*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004; Duane Champagne, *Social Change and Cultural Continuity Among Native Nations*, Lanham, Altamira Press, 2007; Robert J. Miller, *Reservation "Capitalism:" Economic Development in Indian Country*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2013; et David Newhouse, « Modern Aboriginal Economies: Capitalism with a Red Face », *Journal of Aboriginal Economic Development*, vol. 1, n° 2, 2000, p. 55-61.

8. Calvin Helin, *Dances with Dependency: Indigenous Success Through Self-Reliance*, Vancouver, Orca Spirit Publishing, 2006, p. 235.

9. Clifford Gordon Atleo, « Aboriginal Capitalism: Is Resistance Futile or Fertile? », *Journal of Aboriginal Economic Development*, vol. 9, n° 2, 2015, p. 41-51.

priorités avec les valeurs autochtones fait l'objet de débats considérables<sup>7</sup>. Pour Clarence Louie, chef de la bande indienne d'Osoyoos, « le développement économique est l'équivalent de la chasse moderne<sup>8</sup> ». Se considérant pragmatiste, il insiste sur l'importance de l'autosuffisance. Pour lui, il est nécessaire de composer avec le capitalisme, et ce, même s'il s'agit d'un des moyens déployés par les puissances coloniales pour déposséder les peuples autochtones de leurs territoires et de leurs ressources<sup>9</sup>. Le professeur David Newhouse, de la nation Onondaga, abonde dans le même sens : « Nous n'avons simplement pas le choix<sup>10</sup>. » Il existe assurément des intellectuel·le·s autochtones<sup>11</sup> qui militent pour que les peuples autochtones tournent le dos aux États coloniaux et à leurs pratiques économiques, mais dans un monde où le capitalisme est omniprésent, je suis d'avis qu'il faut apprendre à composer avec ses contraintes — sans pour autant l'embrasser sans réserve.

Plusieurs méthodes autochtones d'apprentissage et d'acquisition du savoir diffèrent des conceptions coloniales du savoir et de l'éducation. Aucun exemple n'est plus percutant que celui des pensionnats autochtones du Canada, qui ont arraché des enfants à leurs familles et ont causé de graves dommages en ce qui a trait à nos



10. David R. Newhouse, « Resistance is Futile: Aboriginal Peoples Meet the Borg of Capitalism », dans John Bishop (dir.), *Ethics and Capitalism*, Toronto, University of Toronto Press, 2000, p. 147.

11. Voir Glen Coulthard (2008), Audra Simpson (2014), Leann Simpson (2011) et Jeff Corntassel (2012).

12. Quelques exemples parmi d'autres : le rapport final de la Commission royale sur les peuples autochtones, en 1995 ; le Comité permanent du Sénat sur les peuples autochtones (plus particulièrement le rapport de 2007 intitulé *Partager la prospérité du Canada – Un coup de main, pas la charité*) ; le Harvard Project on American Indian Economic Development, lancé en 1987 ; et le Native Nations Institute de la University of Arizona, lancé en 2001.

relations les un·e·s aux autres, mais aussi à celles que nous entretenons avec nos territoires et nos traditions. Bien que différents peuples autochtones aient fait l'expérience de la colonisation à des époques, des vitesses et des intensités différentes, une constante demeure : la domination écrasante exercée par la vision du monde coloniale et ses institutions. La plupart des peuples autochtones ont perdu leur mode de vie traditionnel basé sur la capacité d'adaptation. Pour survivre, ils ont dû se plier à la logique capitaliste et investir dans les institutions éducatives coloniales. La société canadienne peut être envahissante, et les Autochtones doivent redoubler d'ardeur pour demeurer connecté·e·s à leurs communautés et à leurs enseignements traditionnels. On peut songer aux mouvements de défense des territoires et des cours d'eau, aux efforts de revitalisation de la langue et de la culture, ou à la résurgence des systèmes de gouvernance traditionnels. Plusieurs initiatives politiques et économiques<sup>12</sup> ont contribué à faire de l'éducation et de l'économie des notions indissociables à l'ère du capitalisme, mais les peuples autochtones demeurent ambivalents et ont peine à réconcilier cette logique avec leurs propres enseignements, qui reposent sur la communauté.

13. Jesse Snyder, « “We are going to get the pipeline built” : Trudeau begins federal talks with Kinder Morgan to guarantee Trans Mountain », *National Post*, 15 avril 2018.

14. *Delgamuukw v. la Couronne*, note 40, 165, 11 décembre 1997.

15. Voir Sécurité publique Canada, « Infrastructures essentielles », <https://www.publicsafety.gc.ca/cnt/ntnl-scrtr/crtcl-nfrstrctr/cci-iec-en.aspx>.

Clifford Gordon Atleo  
*Investir dans l'avenir des  
 peuples autochtones  
 sous le spectre du capitalisme*

Depuis longtemps, l'économie canadienne repose largement sur l'extraction massive de ressources issues des territoires autochtones. Alors même que le pays tente de se réconcilier avec son passé marqué par l'émission de titres de la Couronne et la prise de territoires autochtones non cédés, les gouvernements et les forces policières coloniaux s'évertuent à maintenir un « climat d'investissement » accueillant, ignorant parfois les droits autochtones et les titres territoriaux, et négociant des ententes asymétriques avec les communautés appauvries. Pour atteindre ses objectifs économiques, le gouvernement du Canada a été jusqu'à acheter un gazoduc à gros prix, le premier ministre Justin Trudeau déclarant : « Nous allons construire ce gazoduc. C'est un projet d'intérêt national... Le projet ira de l'avant<sup>13</sup>. » Les cours de justice, elles aussi, ont de la difficulté à reconnaître les droits assurés par le titre autochtone, mais ont néanmoins établi des critères délimitant les « infractions justifiables<sup>14</sup> », qui incluent un vaste éventail de vides juridiques permettant de contourner les lois pour poursuivre l'extraction des ressources. La priorité du Canada est de maintenir l'économie à flot : les infrastructures essentielles<sup>15</sup> à son maintien et les profits doivent être protégés. Freda Huson, militante de

16. Anne Spice, « Heal the People, Heal the Land: An Interview with Freda Huson », dans Nick Estes et Jaskiran Dhillon (dir.), *Standing with Standing Rock: Voices from the #NODAPL Movement*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2019.

17. Kayanesenh Paul Williams, *Kayanerenkó:wa: The Great Law of Peace*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 2018.

Clifford Gordon Atleo  
*Investir dans l'avenir des  
 peuples autochtones  
 sous le spectre du capitalisme*

longue date issue du clan Unist'ot'en, offre pour sa part un point de vue différent : pour la nation Wet'suwet'en, les « infrastructures essentielles », ce sont des territoires et des cours d'eau intacts, et toutes les formes de vie qu'ils contiennent<sup>16</sup>. Pour plusieurs peuples autochtones, investir dans un lieu va bien au-delà des profits à court terme. Nos investissements doivent servir à *protéger* les territoires, les peuples et les modes de vie pour les générations à venir. À ce jour, les sociétés coloniales ont échoué à atteindre un tel degré de durabilité.

Il existe un principe bien connu, qui trouve son origine dans la Grande Loi de la Paix des Haudenosaunee : le principe des « sept générations », qui veut qu'on planifie notre mode de vie afin que les sept générations qui nous suivront puissent continuer à vivre durablement<sup>17</sup>. Lorsque je travaillais au sein du conseil de bande de ma communauté, au début des années 2000, un de mes oncles, Sennen Charlesson, de la nation Hesquiaht, faisait valoir sans relâche l'importance de songer à l'avenir et de planifier à long terme. Je me souviens qu'il disait que nous devrions agir en songeant aux 500 prochaines années, aux 25 prochaines générations. Une telle idée peut sembler absurde à certain·e·s — et ce fut le cas à l'époque —, mais il n'exagérait pourtant pas. À l'ère

des téléphones intelligents et des livraisons en un jour, où beaucoup d'entre nous sommes habitués à obtenir une satisfaction immédiate à nos besoins, planifier en songeant aux 500 prochaines années exige un changement de paradigme radical. En termes d'investissement, un horizon de 500 ans nous force à repenser les liens qui nous unissent aux autres générations et à revoir les obligations que nous avons à leur égard : en prenant des décisions réfléchies qui auront des répercussions sur les générations à venir, nous honorons aussi nos ancêtres.

Un jour, nous serons ces ancêtres, et on dira de nous que nous avons pris des décisions irréfléchies ou sages. Les efforts que nous déployons aujourd'hui, aussi minimes et insignifiants qu'ils puissent paraître face à des défis immenses tels que les changements climatiques ou le colonialisme, ont le pouvoir de jouer un rôle — petit, mais crucial — dans un avenir beaucoup plus vaste. Visualisez un objet dont on modifierait la trajectoire d'un seul degré : l'angle est infime, d'abord, et le changement, à peine perceptible. Mais alors que les générations passent, ce changement minuscule peut engendrer des répercussions tangibles. Prendre conscience de cela demande de faire preuve d'humilité, mais ce peut aussi être galvanisant. En

18. Jeannette Armstrong, «A Single Strand: The Nsyilx-cin Speaking People's Tmixw Knowledge as a Model for Sustaining a Life-Force Place», dans Melissa K. Nelson et Dan Shilling (dir.), *Traditional Ecological Knowledge: Learning from Indigenous Practices for Environmental Sustainability*, Cambridge (R.-U.), Cambridge University Press, 2018, p. 95.

Clifford Gordon Atleo  
*Investir dans l'avenir des  
 peuples autochtones  
 sous le spectre du capitalisme*

faisant aujourd'hui des investissements, même modestes, qui prennent racine dans des valeurs telles que le respect, la générosité, la réciprocité et l'empathie, nous avons le potentiel d'engendrer des changements positifs. Pour cela, il faut réexaminer ce à quoi nous accordons de la valeur et investir en ce qui alimente la vie, pas en ce qui la détruit. Jeannette Armstrong, activiste et éducatrice issue de la nation Syilx Okanagan, écrit : « La matrice sociale de la nation Syilx révèle que la régénération du système dans son ensemble doit prendre racine dans une éthique basée sur un prérequis fondamental : l'utilisation non destructrice du territoire<sup>18</sup>. » C'est dans cette version du monde que je souhaite investir pour mes enfants.

—Traduction Catherine Côté Ostiguy

CLIFFORD GORDON ATLEO (il/lui) est un chercheur Tsimshian (Kitsumkalum/Kitselas) et Nuuchahnulth (Ahousaht) qui enseigne et se spécialise dans la gouvernance autochtone, l'économie politique et la gestion des ressources à l'Université Simon Fraser. Il s'intéresse à la façon dont les communautés autochtones naviguent / adoptent / résistent au capitalisme néolibéral tout en s'efforçant de maintenir leurs identités culturelles et leurs visions du monde uniques. Atleo s'intéresse particulièrement à la façon dont les communautés et les dirigeant·e·s autochtones continuent d'affirmer leur agentivité à l'intérieur des limites de la politique et de l'économie coloniales et travaillent sans relâche à forger un avenir plus durable.

# Greg Curnoe

## *Deeds*

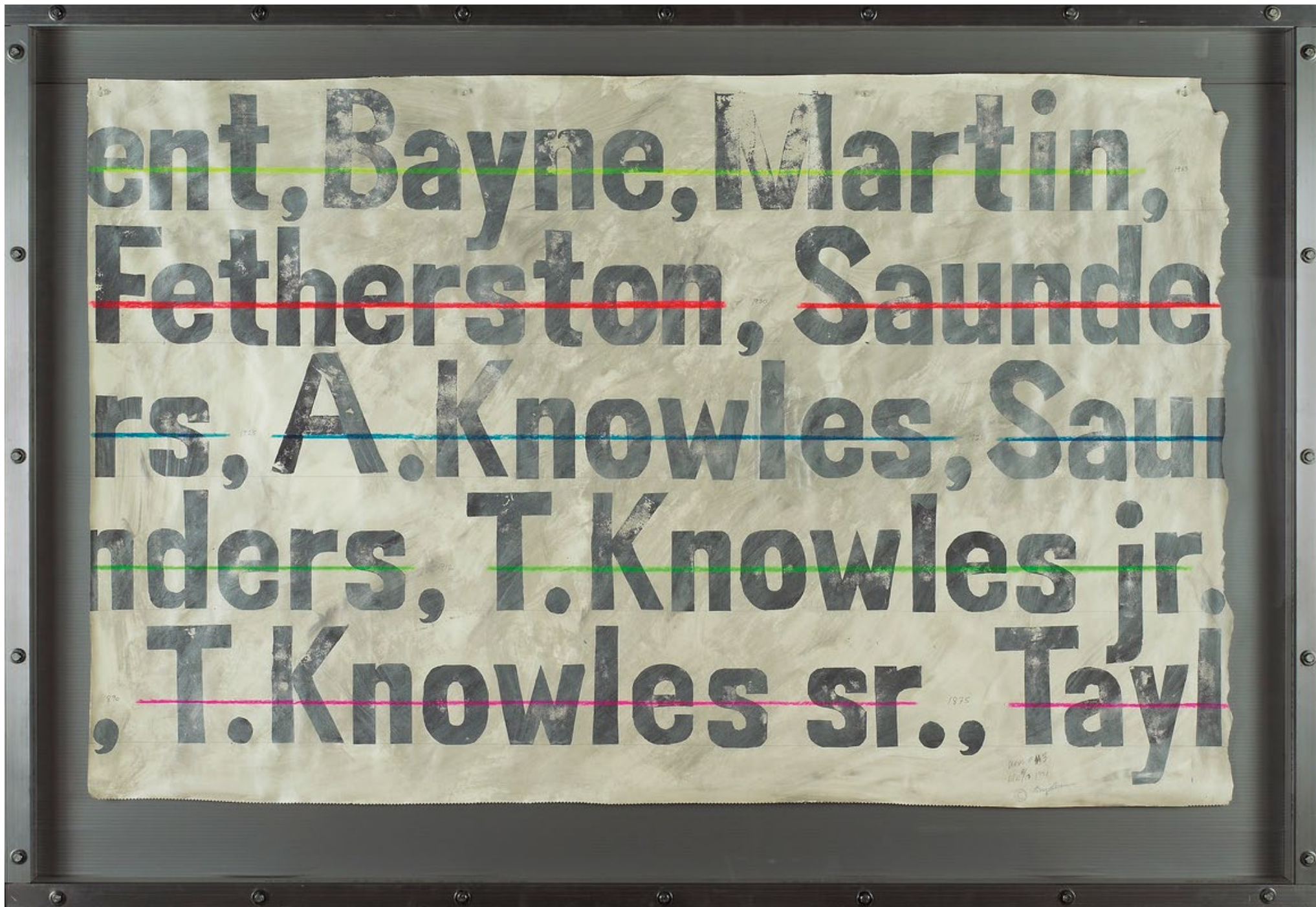


Greg Curnoe, *(Mis)deeds #1* [Actes (manqués) notariés #1], 5 décembre 1990 – 9 janvier 1991, encre à tampon, gouache et crayon à bleus sur papier, 108 x 162,6 cm, collection privée, Toronto. Photo: Michael Gibson Gallery. Avec l'aimable permission de la Michael Gibson Gallery. © Succession Greg Curnoe / SOCAN (2022)

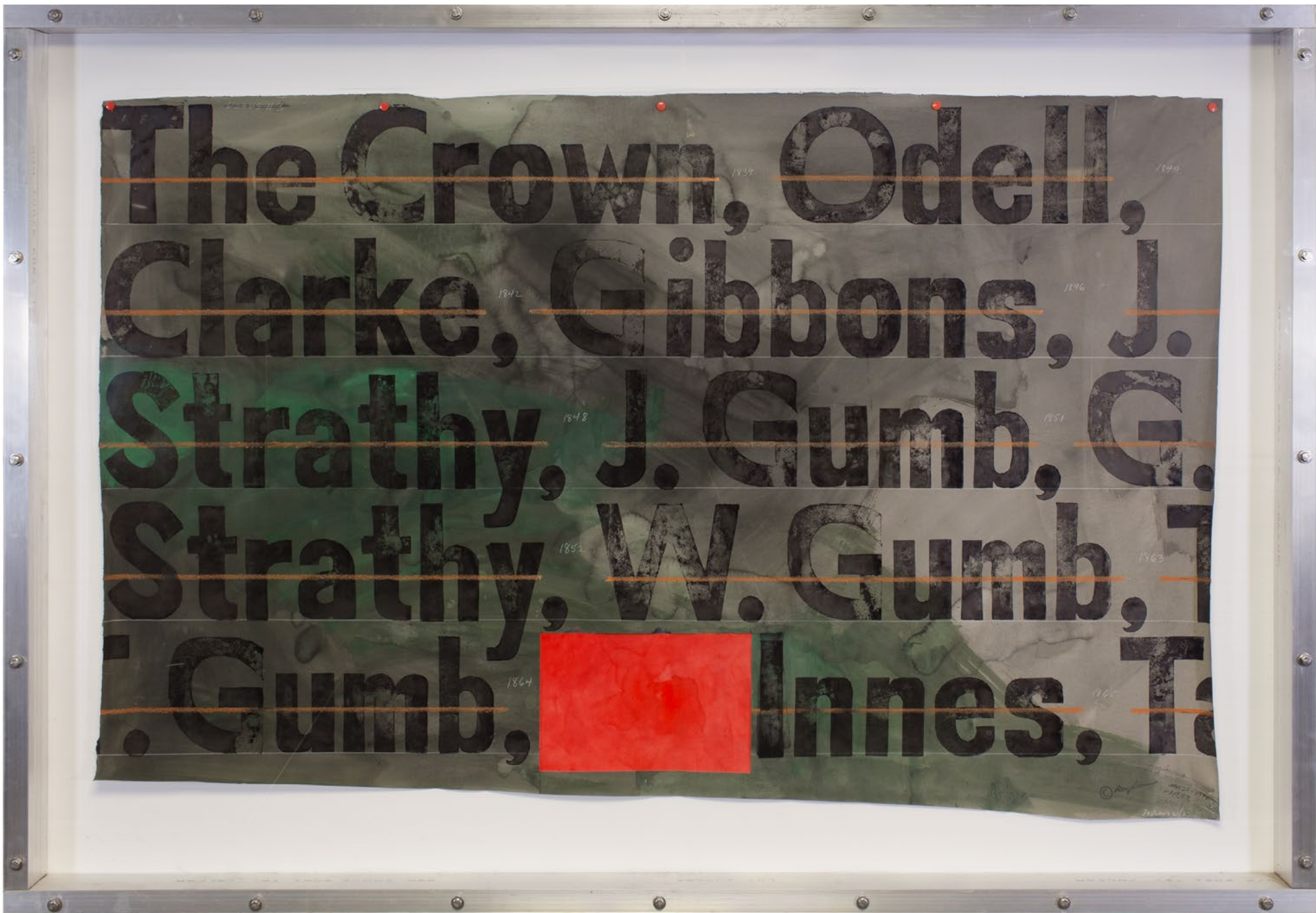
Curnoe, Moore, Ver  
kley, Neubauer, The  
Royal Bank of Cana  
da, A.E. Knowles, W  
Wilson, Bayne, Hann

Greg Curnoe, *Deeds #2* (Actes notariés #2), 5 - 7 janvier 1991, encre à tampon, mine de plomb, crayons de couleur bleu et blanc et gouache sur papier, 108 x 168,9 cm, collection du Musée des beaux-arts de l'Ontario, œuvre acquise grâce à des fonds donnés par des membres du Musée des beaux-arts de l'Ontario, 2003, 2003/1366. Avec l'aimable permission du Musée des beaux-arts de l'Ontario. © Succession Greg Curnoe / SOCAN (2022)





Greg Curnoe, *Deeds #3* (Actes notariés #3), 15 - 17 avril 1991, encre à tampon sur mine de plomb avec peinture acrylique métallique, crayon de cire fluorescent et encre de Chine sur papier, 107,4 x 171 cm, collection du Musée des beaux-arts de l'Ontario, œuvre acquise grâce à des fonds donnés par des membres du Musée des beaux-arts de l'Ontario, 2004/44. Avec l'aimable permission du Musée des beaux-arts de l'Ontario. © Succession Greg Curnoe / SOCAN (2022)



Greg Curnoe, *Deeds #4* (Actes notariés #4), 21 janvier 1991 – 3 mars 1992, aquarelle, mine de plomb et encre à tampon sur papier, 102 x 165 cm, collection de La Compagnie d'Assurance du Canada sur la Vie, 1994. Photo : Jennifer Martin. Avec l'aimable permission de La Compagnie d'Assurance sur la Vie. © Succession Greg Curnoe / SOCAN (2022)



Greg Curnoe, *Deeds #5 (Actes notariés #5)*, 19 - 22 août 1991, encre à tampon, gouache d'affiche, mine de plomb et aquarelle sur papier, 110 x 168 cm, collection de la Winnipeg Art Gallery, œuvre acquise grâce à des fonds du comité des bénévoles et de la fondation de la Winnipeg Art Gallery (G-94-238). Photo: Ernest Mayer. Avec l'aimable permission de WAG-Quamajuq. © Succession Greg Curnoe / SOCAN (2022)

Stacy A. Ernst  
*Décolonisation  
sur Weston Street.  
Deeds de  
Greg Curnoe*

L'investissement est une contribution faite dans l'espoir de récolter un retour. Le terme évoque sans doute avant tout son acception financière, mais se dévouer pour fournir des apports moins tangibles comme du temps ou des efforts afin de parvenir à un rendement est également une forme d'investissement. En 1967, l'artiste Greg Curnoe a investi financièrement pour se procurer une parcelle de terrain située au 38, Weston Street, à London, en Ontario. À la suite de l'acquisition de ce titre foncier, Curnoe et son épouse Sheila ont établi leur domicile sur le terrain, et l'artiste a fait évoluer sa pratique dans l'atelier attenant. Sa série d'aquarelles *Deeds* [actes notariés] (1991-1992) consigne les noms de ceux et celles ayant fait un investissement financier comparable pour devenir propriétaires des lieux avant les Curnoe. *Deeds* documente ainsi le processus par lequel le territoire devient propriété foncière par le biais de ce qu'Emma Battell Lowman et Adam J. Barker ont appelé des « structures colonisatrices envahissantes<sup>1</sup> ». Cependant, en replaçant *Deeds* dans le contexte du projet de recherche et d'écriture plus vaste dans lequel il s'inscrit, on peut constater que Curnoe a en fait investi dans ce

1. Emma Battell Lowman et Adam J. Barker expliquent que les sociétés colonisatrices sont érigées sur trois formes d'invasion : invasion de l'espace, invasion des systèmes et invasion des récits. L'invasion de l'espace désigne le fait de créer de l'espace physique pour les colons en déplaçant ou en décimant les peuples autochtones ; les systèmes vont de l'éducation aux lois, en passant par les banques et les normes sociales propres à la société colonisatrice ; tandis que les récits sont ceux que se racontent les colons, formellement comme informellement, au sujet de leur identité. Ces histoires minimisent souvent la violence qui a mené à l'établissement de ladite société. Emma Battell Lowman et Adam J. Barker, *Settler: Identity and Colonialism in 21st Century Canada*, Winnipeg, Manitoba et Black Point, Nouvelle-Écosse, Fernwood Publishing, 2015, p. 31.

Stacy A. Ernst  
*Décolonisation sur  
 Weston Street.  
 Deeds de Greg Curnoe*

que l'on perçoit aujourd'hui comme un processus de décolonisation.

Ce sont deux différents conflits autour des frontières est et ouest du 38, Weston Street, survenus en 1980 et en 1990, qui ont poussé Curnoe à entreprendre des recherches sur l'histoire de sa propriété. Sa curiosité a été attisée davantage lorsque son fils Galen a retrouvé un fragment de pierre lithographique enfouie dans le flanc d'une colline sur le terrain<sup>2</sup>. Son intérêt pour celui-ci a donné lieu à deux textes publiés à titre posthume, *Deeds/Abstracts: The History of a London Lot* (1995) et *Deeds/Nations* (1996), ainsi qu'à deux séries d'aquarelles : *Deeds* (1991-1992) et *It Is I* (1992)<sup>3</sup>. Les œuvres picturales sont indissociables des textes, comme l'a expliqué Curnoe lui-même : « *Deeds* est constituée d'estampes réalisées avec du caoutchouc, de nombreux textes, de recherches archéologiques et en archives, ainsi que d'histoires orales<sup>4</sup>. » *Deeds* est une synthèse du savoir qu'a accumulé Curnoe au cours des deux années qu'il a passées à exhumer les résumés des titres fonciers et les récits entourant le 38, Weston Street et ses environs. Ce travail a mené l'artiste à mettre en cause son investissement dans la parcelle de terrain qui, comme

2. Greg Curnoe, *Deeds/Abstracts: The History of a London Lot*, Frank Davey (dir.), London, Ontario, Brick Books, 1995, p. 156.

3. *It is I* est une série de 25 auto-portraits textuels. La formule « *It is I* » est étampée sur un arrière-plan réalisé à l'aquarelle en munsee, en oneida, en ojibwé, en cornique, en anglais et en français, qui sont des langues parlées aujourd'hui et dans le passé dans les environs de London. Dans *Deeds/Nations*, Davey désigne ces œuvres sous le titre « *It Is Me* ». Dans une lettre rédigée le 20 mars 1992, Curnoe les appelle « *It Is I* ». La disparité des titres découle probablement du fait que, dans une lettre de juin 1992, Curnoe s'est enquis quant à la traduction cornique de « *I* » (je) et de « *me* » (moi). Correspondance, Fonds Greg-Curnoe, boîte 13-1, E.P. Taylor Research Library and Archives, Musée des beaux-arts de l'Ontario.

4. Greg Curnoe, lettre à Scott, 22 juillet 1992. Correspondance, Fonds Greg-Curnoe, boîte 13-2, E.P. Taylor Research Library and Archives, Musée des beaux-arts de l'Ontario.

il l'a découvert, participait d'un processus fondé sur la saisie de terres aux peuples autochtones qui y avaient vécu de tout temps<sup>5</sup>.

La structure de bois et de brique sise au 38, Weston Street a été érigée en 1891 par l'entreprise de lithographie Knowles and Company Lithographers. Le patronyme Knowles apparaît cinq fois au fil de la série *Deeds*, dans les œuvres #1, #2 et #3, ce qui montre que la propriété a appartenu à une même famille sur plusieurs générations. Au fil des années, le terrain a également été détenu par de nombreuses autres familles, et l'édifice a accueilli quantité d'entreprises commerciales. En fouillant dans les registres fonciers, Curnoe a remonté les titres de propriété jusqu'au premier Européen, le fermier John Odell, qui s'est vu assigner le lot 25 en février 1811<sup>6</sup>. Avant cela, il n'a trouvé aucune trace d'occupation autochtone dans les archives officielles. « Nous vivons dans une culture où des cultures préexistantes vivaient et vivent encore<sup>7</sup> », a écrit Curnoe. Ayant pris conscience de cette « omission » déplorable, il a cherché à y remédier en rendant accessibles tous les récits entourant la région, et non uniquement ceux des allochtones. Ses recherches ont revêtu une signification

5. Frank Davey, « Editor's Note », dans Greg Curnoe, *Deeds/Abstracts: The History of a London Lot*, Frank Davey (dir.), London, Ontario, Brick Books, 1995, p. 15.

6. Curnoe, *Deeds/Abstracts*, p. 62. Après la cession du terrain à la Couronne en 1790, une série de cantons a été formée sous le nom « comté de Middlesex ». Lorsque Simon Zelots Watson a arpenté le canton de Westminster en 1810, il a scindé le terrain en plusieurs lots numérotés. Le lot 25, où se retrouverait par la suite Weston Street, avait une superficie de 123 acres.

7. Curnoe, *Deeds/Abstracts*, p. 22.

Stacy A. Ernst  
*Décolonisation sur  
 Weston Street.  
 Deeds de Greg Curnoe*

particulière lorsqu'il a découvert que son terrain figurait parmi les cessions de terres autochtones ratifiées par le Traité n° 2, ou Achat McKee, en 1790, et par le Traité du canton de London (Traité n° 6) en 1796<sup>8</sup>. Curnoe avait passé toute sa carrière à décrier la puissance impérialiste au sud de la frontière : les États-Unis. Se rendre compte qu'en tant que propriétaire du 38, Weston Street, il participait lui-même de l'impérialisme a été un coup dur<sup>9</sup>. Dans sa préface à *Deeds/Nations*, Frank Davey note que « dès le départ, [Curnoe] était motivé par un profond sentiment de redevabilité envers les cultures des Premières Nations en tant que personne blanche ayant profité directement des injustices que celles-ci ont subies<sup>10</sup> ».

Cette réalisation a poussé l'artiste à se dévouer corps et âme pour réaliser son projet plus vaste autour de Weston Street<sup>11</sup>, auquel il s'est adonné douze heures par jour, près de sept jours sur sept, entre janvier 1991 et novembre 1992<sup>12</sup>. Il a rempli sept boîtes d'archives de milliers de pages de photocopies, de notes et de brouillons. Il a retrouvé les descendant·e·s des signataires autochtones des cessions et a intégré leurs histoires orales dans ses écrits. Il a demandé la permis-

8. Frank Davey, « Forward », dans Curnoe, *Deeds/Nations*, Frank Davey et Neal Ferris (dir.), London, Ontario, Ontario Archaeological Society Inc., 1996, p. viii. Le Traité no 2, ou Achat McKee, a été signé le 19 mai 1790 par Alexander McKee et les chefs des nations Ottawa, Potawatomi, Chippewa et Wyandot. Il concernait la section la plus au sud de la péninsule ontarienne. Le Traité no 6, ou Achat du canton de London, qui couvre la majeure partie de la ville actuelle de London et de ses environs, a été signé le 7 septembre 1796 par Alexander McKee et les représentant·e·s de la Première Nation Chippewas of the Thames.

9. Davey dans Curnoe, *Deeds/Abstracts*, p. 16.

10. Davey dans Curnoe, *Deeds/Nations*, p. viii.

11. J'appelle « projet Weston Street » l'ensemble des documents de recherche, et des œuvres textuelles et picturales issues de l'enquête de l'artiste au sujet de son terrain. Je n'ai pas retrouvé de titre



sion de mener sa démarche artistique aux communautés des Premières Nations de la région, et celles-ci lui ont accordé leur encouragement et leur soutien<sup>13</sup>. Si le projet Weston Street avait une résonance personnelle pour Curnoe, il souhaitait néanmoins conférer aux documents qu'il rassemblait une portée collective. Pour lui, l'art avait « son rôle à jouer pour façonner [sa] communauté et [son] pays, et les faire évoluer<sup>14</sup> ». Tout en menant ses recherches et en rédigeant ses textes pour *Deeds*, Curnoe maintenait une pratique artistique dynamique. Mais sa démarche ne consistait pas simplement à donner au savoir une allure esthétique. Le temps long qu'imposait la genèse des aquarelles, dont certaines ont été réalisées en quelques jours, tandis que d'autres ont pris forme sur plusieurs mois, montre bien que les œuvres étaient aussi pour Curnoe une façon de réfléchir et de faire évoluer sa pensée dans la durée.

Chacune des cinq aquarelles composant *Deeds* énumère les patronymes des propriétaires et occupants du terrain situé sur Weston Street, en commençant par Curnoe, dans *Deeds #2*, puis en remontant jusqu'aux Paléoindiens, en passant par le Traité n° 2, avec *Deeds #5*. (*Mis*)*Deeds #1* [actes (manqués) notariés]

de son cru dans son fonds d'archives. On peut supposer qu'il aurait intitulé cette série le « Deeds Project », étant donnée l'importance accordée aux titres fonciers dans son travail. Je choisis de l'appeler « projet Weston Street », car si l'enquête s'est étendue bien au-delà de la rue, c'est à cet endroit que Curnoe s'est mis à réfléchir aux liens entre propriété foncière et colonisation.

12. Davey dans Curnoe, *Deeds/Nations*, p. viii. En janvier 1991, les Curnoe ont acheté un ordinateur IBM. Dans son texte « Lettered Works and Equipment from 1946 », Curnoe note que c'est lors de l'achat de cet ordinateur qu'il a commencé à travailler sur un livre intitulé *Deeds*. La dernière entrée dans le manuscrit du livre remonte au matin du 14 novembre 1992, le jour où Curnoe a été heurté mortellement par une voiture alors qu'il faisait du vélo avec le London Centennial Wheelers Cycling Club. Outre l'ouvrage de Davey, voir « Lettered Works and Equipment from 1946 to February 16, 1992 » dans Greg Curnoe, *Deeds/Abstracts*, London, Ontario, Forest City Gallery, 1992, p. 28.

a été créée avant la fin de l'enquête approfondie qu'a menée Curnoe dans les registres fonciers<sup>15</sup>. « Weston » y apparaît comme le quatrième propriétaire, or William et Annah Weston vivaient sur une parcelle du lot 24, du côté sud de la rue<sup>16</sup>. Plutôt que de détruire l'œuvre contenant cette erreur, il l'a laissée telle quelle, attirant ainsi l'attention sur le caractère imparfait de la démarche décoloniale qu'il avait entreprise. Au fil de son apprentissage sur le sujet, il a récidivé chaque fois avec de nouvelles œuvres. *Deeds #4* comporte moins de noms de famille que (*Mis*)*Deeds #1*, mais est plus détaillée. Des initiales apparaissent devant des patronymes récurrents comme « Gumb » et « Straty », pour illustrer la passation du titre de propriété d'une génération à l'autre au sein d'une même famille. Toutefois, cette deuxième tentative demeure également imparfaite. Au bas de *Deeds #4*, la feuille de papier a été découpée entre « Gumb » et « Innes ». Curnoe avait accidentellement étampé « McInnes », mais au lieu de détruire l'œuvre, il a simplement enlevé les lettres « Mc » et les a remplacées par un rectangle rouge vif qu'il a collé derrière. Il a ensuite noté à l'avant-plan de l'œuvre :

13. Davey dans Curnoe, *Deeds/Nations*, p. ix.

14. Greg Curnoe, « Personal Ideology » (article inédit), Art and Ideology Symposium, Fonds Greg-Curnoe, Musée des beaux-arts de l'Ontario, boîte 4-7, s. e., 1979.

15. Greg Curnoe, lettre à Gary Dufour, 4 août 1992, boîte 13-2, fonds Greg-Curnoe, E.P. Taylor Research Library and Archives, Musée des beaux-arts de l'Ontario.

16. Curnoe, *Deeds/Abstracts*, p. 83.

« retiré le 27 janv. 1992 [*removed Jan 27, 1992*] ». Ici aussi, une erreur non dissimulée dévoile le processus<sup>17</sup>.

Curnoe a commencé à créer des peintures textuelles à la fin des années 1960, à l'époque où il s'est intéressé à la poésie concrète<sup>18</sup>. Si un critique a déjà caractérisé ses œuvres textuelles d'explorations formelles dont l'aspect esthétique n'est qu'un effet collatéral<sup>19</sup>, ce n'est pas le cas pour les cinq aquarelles de la série *Deeds*. Les choix esthétiques de Curnoe font écho au travail complexe et ambigu qu'a exigé le projet Weston Street. Chacune des lettres est imprimée sur le papier à l'aide d'une étampe fabriquée à la main, le long d'une ligne apparente tracée au graphite. Or tout n'est pas aussi ordonné qu'il n'y paraît à première vue. La distribution de l'encre est inconstante ; il y a même des zones où il n'y en a pas du tout, une lacune faisant écho aux absences qu'a constatées Curnoe dans les archives. Certains patronymes débordent de leur ligne et se poursuivent à la suivante, attirant l'attention sur la difficulté de lecture. Tout comme Curnoe a dû déployer des efforts pour mener ses recherches sur l'historique de Weston Street, il nous faut également travailler pour lire et déchiffrer certains

17. Judith Rogers, échange de courriels avec Sheila Curnoe, 31 août 2022. Gracieuseté de Sheila Curnoe.

18. Sarah Milroy, « Greg Curnoe : Time Machines », dans *Greg Curnoe : Life & Stuff*, Toronto et Vancouver, Musée des beaux-arts de l'Ontario et Douglas & McIntyre, 2001, p. 55.

19. Christopher Dewdney, « Reference and the Self: The Limits of Subjectivity », dans Greg Curnoe (dir.), *Blue Book 8: Dec. 7, 1988, Oct. 2, 1989*, Toronto, Art Metropole, 1989, p. 175.

Stacy A. Ernst  
*Décolonisation sur  
 Weston Street.  
 Deeds de Greg Curnoe*

noms. Le lettrage apparaît contre un arrière-plan peint en couches d'aquarelle superposées. Le contraste entre cet effet de profondeur et les lettres bidimensionnelles génère une tension qui nous rappelle que derrière les noms tracés en noir d'une main assurée se cache un lourd passé problématique.

*Deeds* réexamine l'histoire tout en se tournant vers l'avenir. Dans la plupart des interstices séparant les noms, Curnoe a inscrit en petits chiffres manuscrits l'année où chaque famille ou individu a acquis le lot. Du moins est-ce le cas jusqu'à *Deeds #5*, qui ne comporte pas de notations manuscrites, et où des catégories de groupes culturels – Culture archaïque, Culture sylvicole, Attawandaron, Ojibwa – se substituent aux patronymes. Chacun des noms apparaissant dans les cinq œuvres est rayé d'un trait coloré pour indiquer que les familles ne sont plus propriétaires du titre foncier, à l'exception, évidemment, de celui de l'artiste, dans *Deeds #2*. En contemplant l'œuvre, on ne peut s'empêcher d'imaginer la ligne qui finira par traverser le nom Curnoe lorsque le lot n'appartiendra plus à sa famille. Un dialogue entre passé, présent et futur devient ainsi apparent dans la série *Deeds*. Chacun

Stacy A. Ernst  
*Décolonisation sur  
Weston Street.  
Deeds de Greg Curnoe*

des choix esthétiques de Curnoe lui permet de véhiculer une sensibilité mouvante et en devenir, à l'image de l'évolution de son savoir sur le 38, Weston Street.

Le projet de Curnoe illustre son investissement dans la progression de ses connaissances au sujet de sa rue, des environs de London, ainsi que de son statut de colon. Afin de déconstruire la colonisation, ceux et celles qui en sont issu·e·s doivent exposer les systèmes qui leur permettent de conserver le pouvoir, et reconnaître les façons dont ils et elles en ont bénéficié<sup>20</sup>.

Dans sa détermination à élargir l'historiographie, l'artiste dévoile que les récits officiels ont fait taire les voix autochtones au profit de la colonisation. Curnoe a assumé sa part de responsabilité en plaçant dans les archives un petit cœur devant chaque entrée associée au terrain, et donc à sa personne même. Au moment de choisir les patronymes à inclure dans *Deeds*, il a sélectionné ceux qui étaient désignés d'un cœur; son propre nom apparaît donc au côté de ceux et celles ayant investi dans la colonisation. Les aquarelles de *Deeds* nous invitent à interroger à notre tour ce que l'on considère comme notre chez-soi, et notre positionnement par rapport à celui-ci. À qui appartiennent

20. Adam Barker, «From Adversaries to Allies: Forging Respectful Alliances Between Indigenous and Settler Peoples», dans Lynne Davis (dir.), *Alliances: Re/Envisioning Indigenous-non-Indigenous Relationships*, Toronto, University of Toronto Press, 2010, p. 319-323.

Stacy A. Ernst  
*Décolonisation sur  
 Weston Street.  
 Deeds de Greg Curnoe*

les terres où nous nous trouvons ? Avant nous, qui ? Et surtout, *comment* ce terrain est-il devenu une propriété, à l'origine ? *Deeds* nous exhorte à investir dans la décolonisation de notre savoir sur les lieux où nous nous tenons et sur notre manière de les occuper.

—Traduction Luba Markovskaia

STACY A. ERNST vit, sans y avoir été invitée, sur le territoire non cédé de la Première Nation algonquine Anishinabeg, à Ottawa. Elle est candidate au doctorat en Médiations culturelles à l'Université Carleton. Ses recherches portent sur les intersections entre modernismes, souveraineté et décolonisation dans les œuvres d'art créées au nord du 49<sup>e</sup> parallèle par des artistes autochtones comme allochtones. Elle a fait paraître des textes dans *World Art* (2016), *RACAR* (2017) et, avec Ruth B. Phillips, dans le catalogue d'exposition *Riopelle. À la rencontre des territoires nordiques et des cultures autochtones* (Musée des beaux-arts de Montréal, 2020).

Stacy A. Ernst  
*Décolonisation sur  
Weston Street.*  
Deeds de Greg Curnoe

TERMES

INVESTISSEMENT – VOLET 1

AUTOMNE 2022

Concept:  
Michèle Thériault

Élaboré par  
Julia Eilers Smith,  
Robin Simpson,  
Michèle Thériault

Commissaire, volet 1:  
Julia Eilers Smith

Essais:  
Clifford Gordon Atleo,  
Stacy A. Ernst

Oeuvres:  
Greg Curnoe

Révision:  
Julia Eilers Smith,  
Michèle Thériault

Traduction:  
Catherine Côté Ostiguy,  
Luba Markovskaia

Design:  
Karine Cossette

Publication disponible en version  
numérique et imprimée

© Clifford Gordon Atleo,  
Stacy A. Ernst,  
Galerie Leonard & Bina Ellen /  
Université Concordia

Dépôt légal  
Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec  
Bibliothèque et Archives Canada, 2022  
ISBN 978-2-924316-37-5

[ellengallery.concordia.ca](http://ellengallery.concordia.ca)

Comment un terme circule-t-il en société, et comment sa dissémination dans le discours contemporain nous renseigne-t-elle sur la manière dont cette société se pense ? De quelles façons certains mots s'installent-ils de manière récurrente dans le langage et la sphère publique au point de devenir des lieux communs ?

*Termes* est un programme discursif et artistique en ligne qui cherche à déplier, un à la fois, des termes englobants et polysémiques couramment employés dans la société contemporaine pour aborder des problématiques sociopolitiques diverses. Si certains

termes acquièrent, au fur et à mesure de leurs usages, de multiples acceptions, ils tendent souvent à se généraliser, risquant au fil de leur évolution de voir leurs sens se diluer, devenir confus ou difficile à cerner. Leur persistance dans notre vocabulaire requiert toutefois qu'on s'y s'attarde avec attention, qu'on les analyse du point de vue de leur valeur étymologique, densité sémantique ainsi que de leur circulation par-delà les frontières disciplinaires.

Pour chaque terme déployé, un·e chercheur·e invité·e en dehors du champ des arts visuels entreprend, à travers la publication d'un

texte, de l'examiner dans ses variantes, ses tensions et ses ambiguïtés sous l'angle précis de son domaine d'activité. Ce vocable est ensuite envisagé dans sa rencontre avec une œuvre diffusée sur le site web de la Galerie. Puis, cette œuvre sert à son tour de point de départ à l'écriture d'un second texte issu du champ culturel qui s'alimente à même le premier texte et hors de lui, afin de sonder des aspects du terme dans ses multiples occurrences.

